

ces de sa petite-fille ; elle allègue qu'elle est rassasiée, et qu'elle peut se passer de gâteau.

Au bout de quelques jours, il s'est opéré chez Cassy un tel changement que nos lecteurs ne la reconnaîtraient plus : son visage morne et hagard a pris une expression de douce confiance ; elle fait plus intimement partie de la famille ; elle conçoit pour les enfants une affection qui manquait à son cœur. On dirait que sa tendresse se porte plus sur la petite Elisa que sur sa propre fille, car l'enfant est le portrait fidèle de celle qu'elle avait perdue. C'est par l'entremise de la seconde Elisa que Cassy se rapproche de la femme de Georges, dont la piété solide, soutenue par une pratique constante, ramène le calme dans l'esprit de sa mère, ébranlé par tant de cruelles vicissitudes. Grâce à cette influence salutaire, Cassy revient à la raison et à la foi.

Madame de Thoux met son frère au courant de ses affaires. La mort de son époux l'a laissée maîtresse d'une fortune considérable, qu'elle offre généreusement de partager avec lui. Lorsqu'elle demande à Georges ce qu'elle peut faire pour lui, il répond : — Donnez-moi de l'éducation, Emilie ; voilà ce que j'ai toujours désiré ; je me charge du reste.

Il est décidé, après mûre délibération, que toute la famille ira passer quelques années en France, et toute la famille s'embarque.

Emmeline était du voyage ; ses charmes séduisirent le premier lieutenant du bâtiment et il l'épousa en arrivant au port.

Georges passa quatre ans dans une institution française, où il travailla assidûment à compléter son éducation. Les troubles politiques qui éclatèrent en France déterminèrent la famille à retourner au Canada.

Pour qu'on puisse juger des sentiments et des opinions de Georges, nous reproduirons une lettre qu'il adressait à un de ses amis :

“ MON CHER AMI,

“ Je suis assez embarrassé de mon avenir ; à la vérité, comme vous me l'avez dit, je puis être admis parmi les blancs de ce pays. Il serait difficile de reconnaître à la couleur mon origine métisse et celle de ma famille ; mais à vrai dire, je ne me soucie pas de me lancer dans la société européenne.

“ Mes sympathies sont pour la race d'où ma mère est sortie, et non pour celle de mon père. Je n'avais pas plus de valeur à ses yeux qu'un beau chien ; pour ma mère, j'étais un enfant ; et quoique je ne l'ai jamais revue après la vente cruelle qui nous a séparés, je suis convaincu qu'elle m'a toujours aimé tendrement. Quand je pense à tout ce qu'elle a souffert, à mes propres infortunes, aux luttes héroïques de ma femme, je n'éprouve aucun désir de m'identifier avec les blancs. C'est avec la race africaine que je sympathise, et j'aimerais mieux avoir le teint plus foncé que de ressembler à un créole.

“ Le désir de mon âme est de continuer une nationalité africaine. Je voudrais un peuple qui eût une existence à part ; et où le trouver ? Haïti n'en offre point les éléments : les habitants de cette contrée ont eu pour éducateurs une population usée, efféminée ; et il faudra des siècles pour la relever.

“ Où donc chercher ? Je vois sur les côtes d'Afrique une république formée d'un petit nombre d'hommes qui ne doivent qu'à eux seuls leur instruction, et qui se sont élevés par leur propre énergie au-dessus de l'esclavage. Cette république a passé par un état préparatoire de faiblesse, et elle s'est fait enfin reconnaître, à la face du monde, par la France et par l'Angleterre. C'est là que je veux aller pour y acquérir le titre de citoyen.